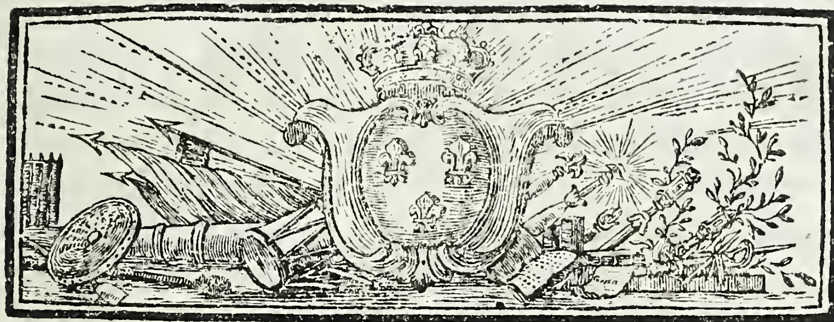
AVIS
AUX
GRENADIERS
ET SOLDATS
DU TIERS-ÉTAT.

Par un ancien Camarade du Régiment des Gardes Françoises.



1789.





AVIS AUX GRENADIERS ET SOLDATS DU TIERS-ÉTAT.



Braves Militaires du Tiers-État.

AU moment où la nation indignée s'éleve conrre la tyrannie des nobles, au moment où la France attend ſa régénération & le peuple ſa liberté, où chaque citoyen réclame ſes droits & chaque corps ſes privileges, ſerions-nous donc les ſeuls, dans cette unanimité de plaintes & de reſſentiments, à garder un lâche ſilence, & le corps le plus tyranniſé ſeroit il le ſeul qui ne réclamât point contre la tyrannie? Inſtruit par mes malheurs & par une ſervitude de vingt-huit ans, c'eſt

à moi de retracer les abus dont le ſoldat fut trop long-temps la victime. Oui, je parlerai avec toute la franchiſe d'un vieux militaire ; oui, je préſenterai le tableau fidele des maux qui nous affligent. Aucun reſpect ne me retiendra ; aucun intérêt, aucune conſidération ne pourront m'engager à taire la vérité : c'eſt à vous de juger ſi je remplis ma miſſion.

Eſt-il, oh mes chers confreres ! eſt-il d'état plus miſérable, de profeſſion plus avilie que celle de ſoldat ? Eſt-il de joug plus odieux, de ſervitude plus inſupportable, que celle où nous gémiſſons depuis les dernieres ordonnances ? Glorieux au moins s'il n'étoit pas lucratif, le ſervice offroit autrefois quelques moyens d'avancement à l'homme de mérite ; aujourd'hui toutes les reſſources ſont ôtées, tous les chemins ſont fermés ; nous avons tout perdu juſqu'à l'eſpérance. Le deſpotiſme de l'officier s'eſt accru d'une maniere effrayante ; on n'a pas reſſerré la diſcipline, mais la ſervitude du malheureux ſoldat. Les inquiſitions ſont devenues plus inſupportables, & les punitions plus inhumaines. On a voulu régir des hommes avec le fouet des chevaux ; on a voulu extirper parmi les François juſqu'à cet honneur qui ſeul pouvoit nous élever au-deſſus de tant de barbarie, & maintenir dans nos ames le ſentiment de la liberté. Ne pouvant l'affoiblir, on a voulu corrompre ce germe précieux ; on a tenté de nous perſuader que l'honneur n'étoit chez le militaire qu'un aſſer-

viſſement entier aux ordres des ſupérieurs, que tout s'excuſoit, que tout s'annobliſſoit par cette obéiſſance, & qu'il y auroit enfin de l'honneur à égorger ſes enfants & à maſſacrer ſon pere, ſi le ſupérieur l'avoit commandé. Morale impie! blaſpheme abominable que le fanatiſme en délire n'oſa jamais ériger en principes!

C'eſt d'après ces maximes, ſans doute, que les monſtres ont oſé nous donner l'ordre de tirer ſur nos concitoyens; & c'eſt d'après les préjugés funeſtes dont ils faſcinerent nos yeux, que quelques-uns d'entre nous ſe ſont rendus coupables d'un crime auſſi déplorable. Ah, mes amis! il faut l'expier ce crime par un repentir égal à la faute; il faut appaiſer les mânes de nos freres par le ſacrifice des monſtres qui vous donnerent cet ordre inhumain; il faut abjurer ces principes affreux; il faut reſpecter la nature plus que la ſubordination, & penſer avec moi que nous ſommes citoyens avant d'être ſoldats; que nous appartenons à la patrie & non pas aux nobles; que nous ſommes enfin des François & non pas des eſclaves. Rapportez-vous-en au dire d'un vieux camarade & d'un brave grenadier, qui ne ſépara jamais l'amour de l'honneur d'avec celui de la patrie. J'ai connu la bravoure, j'ai connu l'honneur, & je ſais aujourd'hui l'apprécier. En effet, mes amis, qu'eſt-ce que l'honneur? C'eſt l'exactitude à ſes devoirs. Qu'eſt-ce que la bravoure? C'eſt une conduite ferme

dans les dangers. Mais dans ce moment, quels ſont vos devoirs ? quels ſont vos dangers ?

1°. Vos devoirs ſont d'être fideles à la patrie & au Roi, & vous ſeriez traitres à l'un & à l'autre, ſi vous obéiſſiez aveuglément aux ordres de tous ces nobles qui trompent le Roi, qui en impoſent aux troupes, & ne cherchent qu'à nous faire égorger les uns par les autres, pour demeurer les maîtres. Exécrable politique qui devroit glacer les cœurs, mais qui devroit auſſi ouvrir les yeux des moins clair-voyants ſur les deſſeins de cette troupe infernale.

2°. Vos dangers.... je n'en connois point ; au contraire, c'eſt vous qui mettez l'état en danger, & qui menacez l'exiſtence de vos concitoyens, ſi vous n'avez pas la force de réſiſter à des ordres infâmes. Que pouvez-vous craindre ayant la force en main, & que vous importent les fureurs de tous ces faquins qui vous tyranniſent ? S'ils ont des épées, n'avez-vous pas des ſabres ? S'ils ſont cent, n'êtes-vous pas mille ? Si vous craignez d'être arrêtés, ne pouvez-vous pas vous rejoindre à vos compatriotes ? Il y en aura de reſte pour vous défendre. Eh quoi, mes amis ! ne ſommes-nous donc au monde que pour détruire, & jamais pour édifier ? Sommes-nous donc faits pour être les inſtruments paſſifs de la tyrannie, & l'honorable profeſſion de militaire ſera-t-elle réduite à l'infâme métier de bourreau ? Ne ſommes-nous pas auſſi de ce

tiers-état qu'on avilit, qu'on outrage, & que les nobles voudroient écraſer aujourd'hui ? Sur qui penſez-vous qu'ils ſe fondent dans cet horrible complot ? ſur nous ? ſur nos épées ? Les lâches ! Ils en ont à leur côté des épées, mais ils ont oublié la maniere de s'en ſervir depuis que le tiers-état a bien voulu combattre & conquérir pour eux. Cependant, auſſi ingrats que féroces, voyez de quelle maniere ils traitent ces ſoldats, qui ſont toute leur puiſſance. Voyez avec quel ſoin ils nous accablent de leur ſupériorité, avec quel acharnement ils pourſuivent l'établiſſement de cette diſcipline Allemande, moins faite pour des hommes que pour des chevaux ; avec quelle ſévérité ils infligent les coups de verges, de plat de ſabre (1), & quelquefois même de

(1) Je pourrois citer ici une foule d'exemples ; un ſeul ſuffira. Tout le Poitou, toute la Saintonge dépoſeront que lorſque M. de M*** Ch*** fut nommé colonel du régiment de la Serre, la terreur s'empara du régiment, & avec juſte raiſon ſans doute, puiſque auſſitôt ſon arrivée, toutes les atrocités de la diſcipline Allemande furent déployées. Tous les jours on vit le ſang couler ſous les fouets, les verges ou les ſabres : le ſoldat crut en déſertant s'affranchir de la tyrannie, mais inutilement ; une infinité de ces malheureux furent, ſans aucune déférence à la juſtice de leurs plaintes, mis à la chaîne, & le reſte de ces infortunés fut obligé de ſe ſoumettre ou de fuir au péril de ſa vie. Ce n'eſt pas tout, les chirurgiens du régiment ayant obſervé au major que ces coups de plats de ſabres entraînoient des crachements de ſang & des maladies ſérieuſes, on les menaça de les perdre, s'ils ouvroient jamais la bouche ſur ce ſecret important.

canne pour des minuties ; avec quelle volupté ils exercent les mille tyrannies qu'entraîne le defpotifme militaire ; avec quelle avidité ils grapillent fur notre miférable folde ; avec quel mépris ils nous traitent ; avec quelle hauteur ils nous infultent. Non, je le répete, il n'eft point d'état plus dur, de fervitude plus intolérable. Mais cela n'a pas fuffi à la haine réfléchie de ces hommes barbares. Fâchés que le mérite par fois pût élever un foldat aux rangs qu'ils ne croient dus qu'à leur naiffance, ils nous ont enfin écrafés d'une ordonnance par laquelle on a fanctionné notre éternelle nullité. On a ofé ériger en loi l'injuftice la plus abfurde : on a fait figner au Roi, à un Roi qui aime fes fujets comme fes enfants, la défenfe abfolue de recevoir au rang d'officier tout homme qui n'auroit pas trois degrés de nobleffe. On a pouffé l'extravagance jufqu'à refufer le figne de la valeur (1) au foldat qui feroit des prodiges de valeur : eût-il l'ame de Brutus & le courage d'Alexandre, il a été condamné à une éternelle médiocrité, parce qu'il avoit le tort d'être iffu de Jean plutôt que de Pierre. Rien ici n'a pu compenfer le vice de la naiffance, & tout fon fang verfé pour la patrie ne vaut pas, aux yeux de la loi, celui que tranfmet à fa poftérité tel commis engraiffé de rapines, ou tel valet annobli

---

(1) La croix de St. Louis eft du mérite militaire.

pour ſes vices. Vous retracerai-je ici toutes les inquiſitions minutieuſes, toutes les vexations obſcures qu'entraîne une ſubordination tyrannique dans ſes moindres détails ?

Vous entretiendrai-je des loix atroces de la déſertion & des vengeances exercées contre ces ames fieres, qui, craignant plus le déſhonneur que la mort, ont oſé, dans un tranſport excuſable (1), repouſſer l'outrage que leur faiſoit un faquin à hauſſe-col ? Vous parlerai-je du pain que l'on nous donne, pain dont le dernier de ces nobles ne voudroit pas pour ſa meute ou ſa baſſe-cour ? Vous parlerai-je des trois ou quatre ſous qui nous reſtent pour ſubſiſter dans un temps où toutes les denrées ſont hors de prix ? Vous parlerai-je de ces exercices du matin & du ſoir, de ces gardes de jour & de nuit, de ces marches longues & répétées d'un bout du royaume à

(1) J'ai été témoin d'un fait bien extraordinaire à ce ſujet. Le régiment d'A . . . . , infanterie, avoit un major extrêmement brutal. A l'exercice, il diſtribuoit ſouvent des coups de canne aux négligents, & cette petite habitude ne le faiſoit pas aimer des ſoldats. Un jour il oſa frapper un grenadier avec la canne ; celui-ci tranſpotré de colere, fit le ſeul mouvement de lui donner un coup de baïonnette, & il fut pendu ſuivant la loi. Quelques jours après, il ſe permit la même violence contre un autre grenadier. Celui-ci ne ſe contenta pas du mouvement, il lui paſſa réellement ſa baïonnette au travers du corps. Il fut ſaiſi & ſupplicié ; mais il mourut vengé & ſatisfait d'avoir délivré ſes camarades d'un auſſi cruel ennemi.

l'autre, & de tous ces ſervices enfin où le ſoldat ſouffre, veille, jeûne, languit, pendant que l'officier vole à la toilette des belles, s'occupe de conquêtes, de plaiſirs, & perd, dans une coupable oiſiveté, un temps qu'il vend ſi cher à l'état. L'officier eſt dans l'opulence cependant, & le ſoldat eſt dans la miſere. L'officier dort ſur l'édredon, pendant que le ſoldat veille ou prend un ſommeil interrompu. L'officier eſt libre, le ſoldat eſt eſclave. L'officier exige des honneurs & des penſions, le ſoldat ne demande que ſa ſubſiſtance. L'officier ne va que dans une bonne voiture, le ſoldat va ſur ſes jambes, & ſoutient également les pluies de l'automne & la pouſſiere de l'été. En ſomme, diſons que l'officier gagne tout ſans rien faire, pendant que le ſoldat fait tout ſans rien gagner. Lui ſeul garde, marche, agit, combat ; lui ſeul emploie vraiment au ſervice de l'état tous les inſtants de ſa malheureuſe vie. Eh ! quels ſont cependant les fruits de ſes longs ſervices ? Quels prix ſont réſervés à tant de perſévérance & de vertu ? Quels ſecours offre-t-on au ſoldat invalide ? Quels aſiles ſont ouverts à ces héros mutilés & décrépits, qui n'ont hélas ! pour eux, que leurs ſervices & leurs malheurs ? En vain réclament-ils auprès du miniſtere impitoyable une chétive penſion ; il faut de l'argent pour avoir audience ; ſans argent les portes ſont fermées, le miniſtere eſt ſourd. Malheur à celui qui n'a pour appuyer

ſa requête que des certificats honorables & des titres de célébrité. Il ſera écarté, rebuté, écraſé même s'il inſiſte ; & la penſion qu'on devoit à ſes ſervices ſera donnée à un danſeur ou à une courtiſane. Après cela, mes amis, ſacrifiez vos biens, votre ſanté, votre vie pour de pareils maîtres ; vous n'en obtiendrez jamais qu'ingratitude & que mépris.

A côté de ce tableau dégoûtant des abus de notre régime actuel, plaçons un peu l'eſquiſſe des avantages que nous préſente une nouvelle conſtitution.

Vous êtes liés par un engagement de huit ans ; on ne prendra plus que des gens de bonne volonté. Vous, vous ne pouvez parvenir au rang de ſimple officier, &, au contraire, il ne ſera point d'honneurs & de dignités auxquelles le mérite ne puiſſe aſpirer. Toutes les diſtinctions ſont réſervées pour ces nobles oiſifs & ſans aucune eſpece de talent ; dans le nouveau ſyſtême, au contraire, elles appartiendront autant au ſoldat qu'à l'officier ; & le mérite ſeul pourra décider entr'eux. Vous êtes vexés & mépriſés par ces petits *blancs-becs* de ſous-lieutenants, & alors vous marcherez leurs égaux, & leur apprendrez à reſpecter des gens qui valent autant & plus qu'eux. Plus de plat de ſabre, plus de coups de canne ; la diſcipline, pour être humaine, n'en ſera pas moins obſervée. On ne déshonorera plus pour avoir, par honneur, abandonné le régiment, & l'on ſaura enfin diſtinguer le déſer-

teur d'avec le transfuge. Au lieu d'un état avili, votre état ſera reſpecté. Vous jouirez, dans le public, de l'eſtime & de la conſidération que méritent les défenſeurs de la patrie. Plus de commiſſaires, de tréſoriers, de contrôleurs, d'entrepreneurs des vivres & d'adminiſtrateurs d'hôpitaux, vampires inſatiables dont la cruelle induſtrie fait ſeule plus de mal aux armées que la guerre & la peſte. La ſuppreſſion de la majeure partie de ces gouverneurs, ſous-gouverneurs, commandants, lieutenants de roi & autres officiers inutiles dont les appointements épuiſent l'état, & ſont autant de vols faits à la caiſſe militaire. Sans tous ces frélons qui dévorent notre ſubſiſtance, la vie & la ſanté du ſoldat en ſeroient plus aſſurées ; une paie double nous fourniroit une ſubſiſtance honnête, & cette augmentation n'ajouteroit rien aux charges du peuple, puiſqu'on prendroit ſur le ſuperflu de tant d'êtres inutiles pour fournir au néceſſaire de ceux qui ſont utiles. Quel changement dans notre ſort! Quelle amélioration dans notre exiſtence ! Jugez ſi c'eſt à nous à reculer ou à hâter la révolution ? Que tardons-nous, ô ! mes amis, & qu'attendons-nous pour nous décider ? Si nous ſommes plus mal nourris que des pourceaux ; ſi nous ſommes plus maltraités que des chiens, plus rudoyés que des chevaux ; ſi quarante ans d'un ſervice rigoureux ne peuvent nous procurer une miſérable penſion ; ſi notre ſang n'eſt pas plus conſidéré que celui

des bêtes ; ſi nos perſonnes ſont dévouées à l'eſclavage, & nos talents à une éternelle obſcurité : que faiſons-nous dans cet horrible métier, où tout eſt pour la naiſſance, & rien pour le mérite ; où les outrages & le mépris ſont le partage de l'homme utile, & les honneurs le prix de l'oiſiveté ; où les corps ſont torturés ; où les cœurs ſont flétris ; où les ames ſont avilies ; où des monſtres d'avarice & de perfidie voudroient alimenter nos corps & nos ames de cette vaine fumée qu'ils appellent *honneur ;* comme s'il y avoit de l'honneur à être eſclave, & à baiſſer la tête par une lâche imbécillité ? Non, mes amis ; non, je le répete, l'honneur ne conſiſte point dans une obéiſſance machinale à des ordres inhumains ; l'honneur, le véritable honneur conſiſte à remplir ſes devoirs, à reſpecter les droits d'autrui, & à défendre énergiquement les ſiens. Trop long-temps, ſans doute, on les a oubliés, on les a mépriſés ces droits que nous tenons de la nature & de la raiſon ; trop long-temps une ariſtocratie (1) barbare a tenu nos ames & nos perſonnes dans un eſclavage odieux. Il eſt temps de ſecouer ce joug déshonorant, & de porter avec dignité le nom d'homme, de citoyen, de militaire. Ce moment arrive, n'en doutez pas, & les généreux efforts de nos freres du tiers-état nous rendront

(1) Ariſtocratie veut dire ici une petite troupe de nobles ou de grands.

bientôt la vie & la liberté. Jugez, mes amis, ſi c'eſt à nous de les trahir, de les abandonner dans leurs pieuſes intentions. Ah ! périſſe à jamais le traître qui oſeroit proférer un tel blaſpheme ! périſſe le monſtre qui, dans un délire impie, oſeroit porter la main ſur les membres ſacrés de l'aſſemblée nationale, & tourner contre ſa patrie des armes faites pour la protéger ! Nous ſommes freres, mes amis, nous ſommes *François* ; l'honneur, la religion, la nature, tous les liens du ſang & de l'amitié nous uniſſent ; eſt-il donc ſur la terre des forces capables de briſer ces nœuds ? Enfants de la patrie, généreux défenſeurs de la France, braves citoyens du tiers-état, embraſſons-nous, uniſſons-nous ! Donnons à l'univers étonné le ſpectacle nouveau d'un grand peuple uni par l'amour de la liberté, & que cette union précieuſe faſſe rentrer dans la pouſſiere les projets de nos mépriſables adverſaires.

P. S. J'achevois ces derniers mots, lorſque la nouvelle étonnante du ferment & de l'acclamation des Gardes Françoiſes m'eſt parvenue..... François, Européens, habitants des deux hémiſpheres, hommes de tous les rangs, de tous les pays à qui la liberté eſt chere, apprenez que le 25 juin 1789, dans une ville nommée Paris, trois mille braves ſoldats ont juré « de défendre juſqu'au dernier ſoupir leur » patrie, leur liberté & leur prince, circon- » venus par un petit nombre de ſcélérats, de » protéger contre toute ſorte de violence leurs

» concitoyens en général, & chacun des
» membres de l'aſſemblée nationale en particulier ; de ne pas ſouffrir enfin qu'on
» arrête ou qu'on puniſſe aucun d'entr'eux
» pour cet acte de patriotiſme. »

Braves militaires du tiers-état, dans quelque rang, dans quelque corps, dans quelque lieu que vous ſoyez, treſſaillez à cette importante nouvelle, ſuivez un exemple ſi beau, & méritez par vos actions d'être comptés parmi ces Gardes vraiment *Françoiſes.* Pour vous, hommes ſublimes, dont la vertu vient d'étonner mon ame ; héros, que je n'oſe plus nommer mes camarades, quels éloges pourront égaler tant de magnanimité ! Quelle voix pourra chanter dignement vos actions ! Quelles récompenſes pourront égaler vos mérites ! il n'eſt point au pouvoir des mortels de reconnoître un ſi rare bienfait, & quelque prix que vous décrne la patrie, la plus belle de vos récompenſes (1) ſera ſans doute dans votre cœur.

---

(1) Je dois ici vous avertir que les nobles, conſternés de cet acte de patriotiſme dans des gens qu'ils croyoient avoir corrompus, ont héſité s'ils les feroient maſſacrer par d'autres troupes, ou s'ils prendroient le parti de diſſimuler. Ce dernier a prévalu, & ils doivent mettre tout en uſage pour leur perſuader qu'ils ont commis une faute très-grave en refuſant de tirer ſur leurs concitoyens. Si nous pouvons leur inſpirer cela, diſent-ils, les amener au repentir, ils ſont capables de ſaccager toute cette canaille de Paris, d'égorger même

613

jusqu'à leur pere & mere. Quel triomphe pour la discipline ! S'ils ne peuvent réussir à cela, ils diviseront le régiment des Gardes, le feront partir pour quelques villes de guerre, où ils l'accableront de marches & de services, jusqu'à ce qu'il demande grace. Pour se rassurer encore sur les suites de ce patriotisme naissant, ils ont fait demander au Roi d'Espagne trente ou quarante mille Espagnols pour saccager la France. Quelles honnêtes gens !